

hardiment les corsages bien ondulés, mais même au hâle des visages on ne saurait distinguer l'ouvrière de la patricienne : tant l'une et l'autre sont chargées de poudres et de fards.

De tels orgueilleux ne connaissent pas les affres du doute : la pensée veut la solitude et le silence où leurs avantages d'élégance s'annulent. Les chemins battus et rebattus où les générations serviles ont passé leur suffisent. L'avenir qui gronde auprès d'eux les ennuie et les verrues du vieux monde sont charmantes, puisqu'elles font ressortir leur grâce et leur élégance.

La vertu trop austère, la science dont l'orgueil infini est une énigme gênante pour ces possédés modernes, ne sont pas d'assez sûres bases pour leur morale. Car loin de la pure morale enseignée dans les collèges, et prônée dans les chaires, il en existe une autre née dans la cité du choc des passions, des faits, des êtres et qui gouverne la vie. Nul code ni nul philosophe ne l'a formulée, mais tout un peuple la pratique.

En tel lieu cette morale mettra le souverain bien dans la possession de forts biceps, et tel autre dans la compréhension des signes mystiques écrits aux cieux par les étoiles. Ici elle mettra sa fin dans la fortune, ou dans la possibilité de paraître constamment riche.

Satan ne peuple plus les cités de monstres effroyables, de démons furieux qui grimpent sur les murs des cathédrales ; mais il emplit encore nos rues de grotesques témoins de sa puissance.

Il entre dans les maisons, à son gré, et de l'orgueil qu'il guide, il grimpe dans les demeures. Voyez cette maison à décoration prétentieuse, à festons de crachats et de boue. Penchez-vous à l'une des deux fenêtres ouvertes sur la rue et garnies de rideaux drapés en portières et reprisés en maints plis artistement cachés. C'est une salle assez grande garnie d'un mauvais sofa, de fauteuils antiques et de chaises en bois dédoré.

Une console porte des photographies de famille, une glace vitreuse réfléchit mal des formes indécises. Un piano meurt dans un coin. Par terre un tapis couvre du carreau brisé.

C'est là le salon, qu'il faut avoir, qu'il faut montrer aux visites, aux passants mêmes.

Mais si vous entrez dans cette maison, vous verrez que des volets ferment minutieusement la salle à manger, les chambres où l'on dort ; et si par un entrebaillement de porte vous pouvez voir dans ces pièces closes, vous comprendrez que l'orgueil punit les possédés en les forçant à cohabiter avec la gêne, à vivre leur vie intime avec la misère.

JOSEPH BENARD.

HON- S.-N. PARENT, M.P.P.,

MINISTRE DES TERRES DE LA COURONNE ET MAIRE DE QUÉBEC

Chaque fois qu'il m'est donné de rencontrer un homme qui, par ses idées larges, son ardent patriotisme, ses nobles aspirations, travaille sérieusement et avec énergie au bien général de son pays ou à la prospérité de sa ville natale—car l'un et l'autre, tour à tour, peuvent prendre ce titre si cher de patrie—avec joie je lui accorde tout mon respect, toute mon admiration. Que cet homme partage ou ne partage pas mes opinions, qu'il appartienne à une école politique autre que la mienne, que ses ennemis me le représentent sous un faux jour et sous toutes sortes d'aspects, qu'importe, j'applaudis sincèrement et de tout mon cœur à la renommée et au prestige qu'il a su conquérir par la force de son talent, et celui-ci me paraît d'autant plus grand, que le mobile de ses actes comme homme d'Etat, législateur ou administrateur, est puisé aux sources les plus pures de la justice et de la raison.

Si, de plus, cet homme appartient à cette belle race canadienne-française, qui est aussi la mienne et qui, après chaque lutte qu'elle eut à soutenir pour la défense de sa langue, de sa religion et de ses lois, s'est relevée plus belle et plus forte que jamais, comme autrefois Antée en touchant la terre, alors tout ce res-

pect et cette admiration se changent en un véritable orgueil.

Voilà les sentiments et les idées qui m'animent au moment où je présente aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ la photographie, bien connue déjà, et les quelques notes qui suivent sur notre estimé maire de Québec.

L'honorable Siméon - Napoléon Parent est né à Beauport, le 12 septembre 1855, du mariage de sieur Paul Parent et de dame Luce Bélanger.

Il étudia à l'Université Laval de Québec où il remporta ses premiers succès par la médaille d'or de Lord Dufferin ; ceux-là bientôt après furent couronnés par son admission à la pratique du droit.

Avocat d'abord, ensuite conseiller municipal, puis maire de la vieille cité de Champlain, élu député lors de la création du siège électoral de Saint-Sauveur et réélu par acclamation aux élections de 1892, nommé ministre de la Couronne le 26 mai 1897 : tout cela s'est accompli dans l'espace d'une dizaine d'année. Si l'on dit, parfois, en parlant de quelqu'un favorisé plus qu'à l'ordinaire par le sort : " Il est né sous une bonne étoile..." je crois, franchement, que celle qui a présidé à la destinée de l'honorable S.-N. Parent fut une étoile de première grandeur. Peu de nos concitoyens, en effet, ont atteint si promptement un aussi haut point de l'échelle sociale.—*Promptemene* ne veut pas dire, toutefois, qu'il est arrivé ainsi au comble des honneurs



Photo. Montmigny & Cie, Québec

L'HONORABLE S.-N. PARENT

par ce que l'on peut appeler un coup d'Etat, ou encore à la faveur d'une effervescence populaire, ou même par le concours inespéré de circonstances fortuites qu'il n'aurait eu qu'à utiliser : non ; d'ailleurs, en eût-il été ainsi, je n'aurais eu confiance ni dans l'homme, ni dans la stabilité de sa position ; neuf fois sur dix la vague furieuse qui assaille en mugissant le rivage remporte dans ses plis l'objet que l'instant auparavant elle y avait jeté.

La cause réelle des succès de l'honorable S.-N. Parent fut donc, plutôt, l'œuvre d'un travail constant uni à ce pouvoir magique qu'enfante la volonté ; certes, le talent a beaucoup aidé à son travail, mais celui-là sans celui-ci n'a jamais, que je sache, opéré de merveilles.

Il y a de plus ce caractère sympathique dont il est doué, et qui a valu à sa popularité un grand nombre de suffrages. L'homme, d'ailleurs, savait ce qu'il devait être ; il s'y était préparé depuis longtemps et avait su, en bon diplomate, attendre que les événements vinssent mûrir le fruit de ses études et de ses conceptions.

Il a donc préparé les voies ; rien d'étonnant, alors, qu'il ait fait tant de chemin en aussi peu de temps. Il est à peine âgé de quarante-deux ans... qui sait ce que l'avenir lui réserve ? Quant à moi, je lui souhaite d'autant plus de succès, que je vois en lui un bon et loyal Canadien-français doublé d'un habile et sage administrateur, et que ce n'est qu'à ces titres que j'envisage maintenant les choses. Nous laisserons donc à d'autres le soin de parler de sa carrière politique pour nous occuper exclusivement de ses actes comme maire.

Québec, depuis longtemps, pour se relever, et sortir

de l'ornière le char du progrès qui s'y était enfoncé, sentait le besoin d'une main ferme et énergique, d'une volonté à toute épreuve, et d'une sage administration de ses affaires ; l'honorable S.-N. Parent put accomplir toutes ces choses. Pour cela, il mit de côté les vieilles routines et les vieilles méthodes, et sut, par des actes prudents et réfléchis, ramener la prospérité de notre ville et enlever à la population, malgré elle et sans qu'elle parût s'en apercevoir, les préjugés et les opinions pessimistes ou rétrogrades qu'elle avait manifestés jusque-là, et qui avait nui considérablement à son bien-être...

Une fois qu'il avait conçu un projet, qu'il en avait arrêté les grandes lignes et qu'il en prévoyait de bien-faisants résultats pour l'avenir, il mettait toute son ardeur et ses capacités à le faire triompher, et toujours il a réussi malgré l'opposition qu'on ait pu lui faire quelquefois. C'est ainsi qu'on lui doit le nouvel Hôtel de Ville qui eut l'immense avantage de coûter excessivement bon marché tout en étant une très grande et très belle construction ; de dérober ensuite à la vue un vaste terrain laissé à l'abandon et qui était une tache aux yeux de tout étranger qui visitait notre ville. Nous lui devons encore le parc Victoria que quelques-uns et le plus grand nombre, appellent le parc Parent, nom qu'on lui avait d'abord donné ; il aimait mieux, cependant, par délicatesse, lui donner le nom de notre Gracieuse Souveraine.—La création de ce parc fut la cause d'une violente polémique dans les journaux ; on critiqua beaucoup le projet ; mais son énergie sut encore une fois triompher des obstacles, et tous se plaisent maintenant à reconnaître la sagesse d sa manière d'agir.

Nous devons aussi à son énergie la construction du chemin de fer électrique qui fait le tour de nos rues et... l'ébahissement de quelques-uns qui, jadis, ne voulaient pas entendre parler de cela.—S'il n'en fut le promoteur, il fut, du moins, le premier à prendre l'initiative de l'entreprise. L'honorable S.-N. Parent mérite de plus le nom d'habile financier.—Malgré les importants travaux qu'il fit exécuter depuis son élection comme maire, les citoyens de Québec virent chaque année avec un extrême satisfaction que le bilan qui leur était soumis faisait honneur à l'administration de leurs affaires, il se soldait toujours par un surplus ! chose inouïe et peu commune non-seulement pour Québec, mais pour un grand nombre d'autres villes importantes. Il sut aussi récompenser la population de la confiance qu'elle avait mise en lui en diminuant considérablement, par la conversion de la dette, le fardeau qui pesait sur ses épaules...

Je ne saurais, en terminant, passer sous silence son étonnante activité ; président de la Compagnie du Pont, avocat, maire, ministre, chacune de ces choses réclame une bonne partie de son temps, et cependant chacune d'elles en a pour sa part autant que si elle 'avait tout entière.

Les amis de l'honorable S.-N. Parent, on peut le concevoir, sont incalculables ; par contre, ses ennemis sont peu nombreux ; d'ailleurs, en eût-il plusieurs que cela ne m'étonnerait pas ; car, dit un proverbe arabe : " On ne tourmente pas les arbres stériles et desséchés ; ceux-là seulement sont battus de pierres, dont la tête est couronnée de beaux fruits d'or."

Je suis donc sûr, à cause de ce qui précède, d'être l'interprète des nombreux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ en souhaitant à l'honorable M. Parent une longue vie, embellie de succès de plus en plus grands.

JULES-E. ROBITAILLE.

Québec, novembre 1897.

LA PARESSE

Ne vous laissez jamais aller à la paresse ;
Faites tous vos devoirs avec la même ardeur ;
Le dégoût suit toujours l'indolente mollesse,
La peine surmontée augmente le bonheur.

MOLIÈRE